

J'ai bâillé et je me suis étiré, clignant des yeux dans la nuit. Le ciel était dégagé, parsemé d'étoiles dorées, et la lune nous éclairait.

— Je ferais mieux de rentrer à la maison, Tigresse, ai-je dit à contrecœur. Ils vont finir par s'inquiéter.

Il était rare que je traîne longtemps dehors le soir, mais Tigresse et moi nous étions amusés avec des chats du quartier et je n'avais pas vu le temps passer.

— D'accord, Alfie, je vais te raccompagner chez toi.

Bien que Tigresse, ma meilleure amie, soit une femelle, c'était une vraie dure à cuire et elle était incontestablement plus effrayante que moi. Après tout ce que j'avais vécu, j'appréciais vraiment de l'avoir comme garde du corps.

Quand nous avons descendu Edgar Road ensemble, que nous sommes passés devant des maisons plongées dans l'obscurité, des réverbères allumés et des voitures garées, j'ai sursauté une ou deux fois en voyant mon ombre.

Je suis un peu nerveux dans le noir ; l'obscurité fait ressurgir des souvenirs désagréables que je préfère-

rais oublier. Mais Tigresse avançait à côté de moi, l'air protecteur, et j'ai essayé de me persuader que je ne craignais plus rien.

— Regarde, Tigresse ! me suis-je exclamé, oubliant ma peur tout à coup, quand nous nous sommes arrêtés à proximité de la maison voisine de la mienne, le numéro 48.

— Mon Dieu, on dirait que quelqu'un est en train d'emménager, a-t-elle répondu.

— À cette heure de la nuit ?

C'était vraiment étrange. Je savais que les humains dorment en général la nuit et qu'en plus ils préfèrent emménager de jour dans une nouvelle maison.

Nous nous sommes glissés dans le jardin à l'avant de la maison, nous sommes cachés derrière un buisson que nous connaissions bien, puis nous avons attendu, le cœur battant, la suite des événements. Tigresse et moi nous étions souvent réfugiés dans cette maison. En fait, nous la connaissions pratiquement aussi bien que la nôtre.

Quelques mois auparavant, les anciens locataires avaient déménagé et une pancarte À LOUER était apparue. J'avais convaincu Tigresse d'observer avec moi la maison, de guetter le moindre mouvement. Même après tout ce temps, je ne pouvais pas résister à l'attrait d'une maison vide. Quelques années auparavant, alors que je m'étais retrouvé sans domicile, un chat d'une grande sagesse m'avait appris que les maisons vides annonçaient l'arrivée de nouveaux habitants et donc de familles potentielles pour les félins dans le besoin.

Depuis, elles m'attiraient irrésistiblement. Pourtant choyé par deux familles aimantes, je ne pouvais résister à leur pouvoir d'attraction. Une grande camionnette blanche était garée dehors, et deux hommes étaient en train de la décharger. Ils portaient tous deux un jean et un pull. L'un était coiffé d'un bonnet en laine, l'autre avait très peu de cheveux. Ils étaient grands tous les deux. L'un était mince, l'autre, un peu plus corpulent. Ils transportaient les gros cartons de la camionnette à la maison, la plupart du temps en silence.

Je me suis mis à ronronner, tout excité.

— Des nouveaux locataires ! Je suis impatient de les rencontrer ! ai-je dit à Tigresse.

— Oh ! Alfie ! Tu es vraiment un chat de pas-de-porte ! Tu ne peux pas t'empêcher de chercher de nouvelles familles !

J'ai hoché la tête.

— Tu ne trouves pas que c'est étrange ? a-t-elle ajouté.

— Si, un peu.

— Quelle idée de trimballer des cartons dans une maison au milieu de la nuit !

Elle avait raison. Je me suis demandé pourquoi ils avaient choisi d'emménager à cette heure tardive.

Quand j'étais arrivé à Edgar Road, plus de trois ans auparavant, j'avais appris que les écriteaux qui apparaissaient devant les maisons annonçaient l'arrivée de nouveaux locataires ou propriétaires. Je n'avais pas de toit, à l'époque, ma maîtresse était morte et j'avais été abandonné. Terrorisé, seul, n'ayant nulle part où

aller, je m'étais servi de ces pancartes pour trouver les quatre maisons qui n'avaient pas tardé à devenir mes nouveaux foyers.

Sans le réaliser, j'étais devenu un chat de pas-de-porte ; un chat qui fréquente plusieurs maisons ou qui a plusieurs domiciles. Ainsi, j'étais certain d'être toujours nourri et choyé. Quand je m'étais retrouvé seul au monde, sans maître ni maîtresse, j'avais eu beaucoup de chagrin et je savais que je ne pourrais plus supporter pareille situation.

J'avais commencé avec quatre nouvelles maisons dans Edgar Road, mais je n'en avais plus que deux désormais après le déménagement de plusieurs familles. Si je ne craignais plus grand-chose, mes vieilles habitudes avaient la vie dure et je ne pouvais pas m'empêcher de visiter les maisons vides. On ne sait jamais ce qui peut arriver.

— La maison est plutôt grande, a fait remarquer Tigresse. C'est sûrement une famille qui va emménager ici.

Tigresse vivait tout près de chez moi, mais sa maison était plus petite que la mienne. Mes maîtres principaux, Jonathan et Claire, étaient maintenant mariés (c'est grâce à moi qu'ils étaient ensemble) et ils vivaient dans la grande villa de Jonathan qui manquait cruellement d'enfants. Elle était beaucoup trop spacieuse pour deux adultes et un chat. Jonathan et Claire voulaient fonder une famille. En attendant, ils me choyaient comme si j'étais leur bébé et je n'allais certainement pas m'en plaindre.

— J'espère que cette maison va accueillir une grande famille avec de gentils enfants, mais pourvu qu'ils n'aient pas de chat !

— Pourquoi ?

— Je me disais que cette nouvelle famille avait peut-être besoin d'un compagnon comme moi.

Tigresse s'est couchée sous le buisson, l'air pensif.

— Tu as Jonathan et Claire, et Polly et Matt. Tu ne crois pas qu'il serait temps pour toi d'accepter que tu as des familles qui t'aiment et que tu n'as plus besoin de chercher de nouvelles maisons ?

Tigresse a bâillé, un long bâillement nonchalant, comme si ça l'épuisait de me sermonner.

Je savais au fond de moi qu'elle avait raison, mais mon cœur ne voulait rien entendre.

Nous avons regardé les deux hommes sortir les derniers cartons de la camionnette et fermer les portes. Ils ont emporté les cartons dans la maison et sont ressortis quelques minutes plus tard.

— Je ne sais vraiment pas comment te remercier, a dit l'homme mince.

Il avait l'air triste. Je m'étais approché discrètement pour mieux les entendre.

— Ne t'en fais pas. C'est fait pour ça, une famille, a répondu l'autre en lui donnant une tape dans le dos.

— Je sais, mais... dans notre situation, après ce qui s'est passé, je ne vois vraiment pas comment...

Il s'est interrompu, la voix brisée par l'émotion. J'ai ouvert de grands yeux.

— C'est tout ? On n'a plus rien à décharger ? a demandé l'autre, préférant sans doute changer de sujet.

— Ouais. C'est à peu près tout ce qui nous reste. On a fini.

Il a laissé échapper un rire amer.

— Allez, fréro, ça va s'arranger.

— J'aimerais pouvoir te croire.

Les deux hommes sont montés dans la camionnette et sont partis.

— Cette fois, je suis vraiment intrigué, ai-je dit tandis que nous regardions la fourgonnette s'éloigner.

— Alfie, je crois vraiment que tu devrais arrêter de chercher de nouvelles maisons, a dit Tigresse en bâillant de nouveau. Je l'ai regardée et j'ai réalisé qu'il était temps d'aller se coucher. Tigresse était peut-être un jeune chat comme moi, mais elle avait besoin de toutes ses heures de sommeil.

— Tu as raison, ai-je reconnu, mais tu sais ce qu'on dit : chasse le naturel et il revient au galop.

Ma maison était plongée dans l'obscurité quand je suis entré par la chatière. Je n'étais pas surpris, il était tard. J'ai lapé un peu d'eau avant de me coucher dans ma corbeille, en haut sur le palier.

Quand Claire et Jonathan se sont mis ensemble, je partageais mon temps entre leurs deux maisons et les deux autres appartements. C'est grâce à moi que leur histoire a commencé, car c'est moi qui les ai présentés, en quelque sorte. C'est drôle, j'ai tout fait pour qu'ils fassent connaissance et finalement leur rencontre a été le fruit du hasard. Tandis que je récupérais de ma blessure chez le vétérinaire, Jonathan est parti à ma recherche, et Claire a réalisé qu'il était mon maître, lui aussi. Ils sont tombés amoureux. Normal, ils sont faits l'un pour l'autre. Au bout de six mois, Claire a fini par emménager chez Jonathan avec moi. Un an plus tard, ils se sont mariés. C'était la première fois que j'assistais à un mariage entre humains. J'ai même participé à la cérémonie qui a été célébrée dans une petite église pas loin d'Edgar Road. J'étais très excité, jusqu'à ce qu'ils me mettent une laisse (l'humiliation totale), mais je leur

ai pardonné parce qu'ils ont voulu que je sois à leurs côtés pour ce jour spécial. En plus, ils m'ont donné des sardines ! Miam ! J'ai logé chez mon autre famille, Polly, Matt, Henry et leur bébé, Martha, pendant qu'ils partaient en lune de miel, mais depuis leur retour je vis chez Jonathan et Claire pratiquement à plein temps.

Une fois couché dans ma corbeille, j'ai pensé à la nouvelle famille et je me suis demandé pourquoi les deux hommes avaient déposé les cartons dans la maison en plein milieu de la nuit. L'homme semblait tellement bouleversé. Encore un humain qui devait avoir grand besoin de mon expérience et de mon aide. J'ai fini par m'endormir, hanté par sa détresse.

\*\*\*

Le lendemain matin, je me suis réveillé plus tard que d'habitude. Je me suis étiré de tout mon long, puis je me suis dirigé vers la chambre de Claire et Jonathan. Ils dormaient encore. Comme c'était le week-end, ils n'étaient pas obligés de se lever tôt. Mais j'avais faim, et l'heure à laquelle je déjeunais d'habitude était passée depuis longtemps. Heureusement, ils avaient laissé la porte de leur chambre entrouverte et je l'ai poussée avec mon museau.

J'ai sauté sur le lit, je suis monté sur le ventre de Claire et je me suis mis à miauler bruyamment.

— Ah ! Alfie !

Claire a sursauté, puis elle s'est redressée et a constaté que j'étais assis sur elle.

— Pourquoi faut-il toujours que tu t'assoies sur moi. Et lui alors ? a-t-elle demandé en montrant Jonathan qui faisait semblant de dormir.

J'ai miaulé pour lui faire comprendre que je m'asseyais sur elle parce que Jonathan pouvait être vraiment grognon le matin ; Claire était plus fiable.

— J'ai compris, a-t-elle poursuivi. C'est l'heure du petit-déjeuner.

Elle s'est levée, a pris sa robe de chambre sur le fauteuil à côté du lit et l'a enfilée.

— Puisque tu te lèves, j'aurais besoin d'un bon café, a dit Jonathan qui refusait obstinément d'ouvrir les yeux.

Toujours sur le lit, j'ai chatouillé sa joue avec ma queue, le forçant à ouvrir les yeux et à se redresser.

— File de là, Alfie. Tu sais bien que je ne peux pas voir ça, a-t-il dit en me caressant, puis en me repoussant doucement mais fermement.

— C'est bien, Alfie, a dit Claire en pouffant.

Elle m'a ramassé sur le lit, m'a pris sous le bras et m'a emmené au rez-de-chaussée.

— Claire, Claire !

Jonathan est apparu quelques instants plus tard, hors d'haleine.

— Tu n'aurais pas vu mes baskets ? a-t-il demandé, s'arrêtant au passage pour me caresser.

Je venais de terminer mon petit-déjeuner et j'étais en train de faire ma toilette quand il a surgi dans la cuisine.

— Dans le placard sous l'escalier, là où nous rangeons toutes les chaussures, a-t-elle répondu en affichant un air désapprobateur.

Claire est particulièrement ordonnée. La maison est toujours impeccable et pourtant Jonathan passe son temps à chercher ses affaires. Claire dit que c'est typiquement masculin ; je suis sans doute l'exception qui confirme la règle. Heureusement, je suis un chat très propre qui apprécie l'ordre, c'est pourquoi nous vivons tous en parfaite harmonie.

— D'accord, je vais retourner voir. Tu sais que je suis un cas désespéré.

Il l'a embrassée. Un de ces longs baisers tels qu'on en voit dans les films. Comme j'avais un peu l'impression d'être de trop, je me suis fait le plus discret possible et j'ai mis mes pattes devant mes yeux. Quand j'ai regardé de nouveau, il était en train de lui pincer les fesses, puis il est reparti à la recherche de ses baskets furtives. Claire avait les joues toutes roses et respirait le bonheur. Chaque fois que je la voyais ainsi, je comprenais pourquoi j'avais tenu à ce qu'ils soient ensemble. Ce n'était pas parfait (j'avais appris que les relations parfaites n'existaient pas ou rarement, ni chez les chats ni chez les humains), mais Jonathan et Claire étaient heureux ensemble la plupart du temps, et nous avions un foyer aimant et ensoleillé. Tigresse avait raison : j'étais satisfait de ma vie, même si parfois j'avais besoin qu'on me le rappelle.

— Je les ai trouvées !

Jonathan est revenu dans la cuisine, l'air triomphant, en brandissant ses baskets.

— Chérie, je vais à la salle de sport. On ira déjeuner dehors à mon retour, qu'est-ce que tu en dis ?

— Bonne idée ! Je vais mettre les doigts de pied en éventail en attendant ton retour, a-t-elle dit en le serrant dans ses bras. Au fait, tu sais quel jour on est, n'est-ce pas ?

— Euh..., samedi, a répondu Jonathan.

— Ne fais pas comme si tu ne comprenais pas ce que je voulais dire, a repris Claire à voix basse.

Je ne voyais pas pourquoi elle se croyait obligée de chuchoter puisque j'ignorais absolument de quoi il était question.

— Je n'ai pas oublié, mon amour, a-t-il répondu en souriant et en déposant un baiser sur sa joue. À tout à l'heure.

J'ai remarqué qu'il lui avait fait un clin d'œil avant de partir.

Comme je le dis souvent, les humains sont des créatures étranges. Je les aime beaucoup et ils s'occupent bien de moi, mais je crois que je ne les comprendrai jamais. Prenez Jonathan et ses baskets. Il sait où elles sont rangées, mais il ouvre le placard, ne les voit pas, demande à Claire, puis les trouve là où il les a cherchées la première fois. Jonathan joue la même comédie avec toutes ses affaires, et Claire semble trouver ça drôle et mignon. Pour ma part, je trouve que c'est

plutôt agaçant. Il n'est pas stupide, je le sais, mais il agit parfois comme s'il l'était.

Quant à Claire, elle parle souvent à voix basse quand je me trouve dans la même pièce qu'elle, même si elle ne sait pas vraiment ce que je comprends. En fait, je comprends beaucoup de choses. Je suis pratiquement sûr que, quand elle parle doucement comme ça, c'est parce qu'ils essaient d'avoir un bébé. Je sais ce qu'est un bébé. J'ai de l'expérience avec les nourrissons grâce à Henry et Martha qui habitent dans la même rue que nous. En plus, nous, les chats, nous aimons les bébés ; ils sont petits et chauds et un peu comme nous d'une certaine façon.

Pourtant, Claire n'est toujours pas enceinte. Je sens que ça la contrarie parfois et je m'inquiète, car elle était souvent triste quand je l'ai rencontrée. Même si elle semble heureuse désormais, la vie est pleine d'imprévus et les choses peuvent changer en un clin d'œil.

Peu après le départ de Jonathan, on a sonné, et je me suis précipité vers la porte d'entrée avec Claire. Polly, de ma deuxième maison, se tenait sur le seuil et affichait un beau sourire.

Claire et Polly sont amies, et c'est encore grâce à moi qu'elles se sont rencontrées.

— Salut, a dit Claire en souriant à son tour.

J'ai ronronné et je suis allé saluer Polly. À l'époque où je l'ai rencontrée, elle ne souriait jamais, mais c'est tout le contraire aujourd'hui. Elle est si belle qu'elle illumine tout le monde avec son sourire, même moi.

Tous les humains qui me sont chers sont mignons à leur manière, mais Polly est tout simplement superbe. Tout le monde la trouve belle ; pourtant, elle semble s'en moquer. C'est sans doute la personne la moins vaniteuse que je connaisse. Elle est beaucoup moins préoccupée par son apparence que moi...

— J'espère que je ne te dérange pas, mais tu as dit que Jon allait à la salle de sport. Comme Matt vient d'emmener les enfants au parc, j'ai pu m'échapper.

— Tu sais bien que tu ne me déranges pas du tout. Entre ! a dit Claire en s'effaçant pour la laisser passer.

— Salut, Alfie !

Polly s'est penchée pour me caresser. Elle et moi étions très amis ; nous avons fait beaucoup de chemin depuis notre première rencontre.

Claire a préparé du café et, tandis qu'elles s'installaient à la table de la cuisine, je me suis glissé dessous pour me coucher aux pieds de Polly, effleurant nonchalamment ses jambes avec ma queue.

— Je ne sais pas si je fais bien de boire du café, a dit Claire en prenant une gorgée.

— Ça y est ? a demandé Polly.

— Non, je ne suis pas enceinte, mais c'est ma période d'ovulation.

— Si je peux te donner un conseil, ne stresse surtout pas pour ça. Je buvais du café et bien d'autres choses encore quand je suis tombée enceinte des deux miens. Ne te mets pas la pression, ne t'en fais pas une montagne !

Polly semblait inquiète. Alors, je me suis frotté contre ses jambes.

— C'est ce que j'essaie de me dire, mais tu sais comme je suis. Je suis à cran. Je m'inquiète pour tout. Depuis qu'on a décidé d'avoir un bébé, je ne pense qu'à ça. J'ai peur que ce désir d'enfant me consume.

Claire a pris un air songeur. Moi aussi, j'étais soucieux. Claire étant une personne anxieuse, j'avais eu une idée de génie en l'amenant à rencontrer Jonathan. Jonathan était un homme complexe (un peu comme moi, sur bien des points), mais il traitait bien Claire. Il était un peu vieux jeu par certains côtés. Il prenait soin de Claire et la laissait s'occuper de la maison, ce qu'elle semblait apprécier. Étant un chat, je ne comprenais pas vraiment, mais j'apprenais. Jonathan était un homme fort qui empêchait Claire d'être trop nerveuse et triste, et elle se sentait en sécurité avec lui. Il était parfois un peu grincheux, mais il avait un cœur d'or et était loyal. La loyauté est une qualité très importante ; je l'avais bien compris.

— C'est tout à fait normal, mais tu dois quand même veiller à ne pas laisser ce désir d'enfant prendre le contrôle de ta vie. Regarde toutes ces grossesses non désirées. Je suis sûre que c'est parce que les filles ne pensent pas aux bébés qu'elles se retrouvent en cloque, a dit Polly en riant.— Mais c'est plus fort que moi, a répondu Claire en souriant. Je sais que tu as raison : il faut que je me détende.

Claire est allée chercher une boîte de biscuits dans le placard et l'a posée sur la table.

— Et Jonathan, qu'est-ce qu'il en pense ? a demandé Polly en mangeant bruyamment son biscuit.

— Il pense qu'on devrait en profiter un maximum tout en essayant. Une attitude typiquement masculine !

— Mais c'est exactement ce que tu dois faire, il a raison.

— Je sais, mais, contrairement à moi, Jon a un caractère explosif. S'il s'emporte facilement, il est aussi capable de lâcher prise, il ne se met pas dans tous ses états pour un oui ou pour un non. Je pense qu'il sera un bon père.

Polly a pris la main de Claire dans la sienne.

— Vous serez tous les deux de bons parents, vous vous en sortirez bien mieux que moi, a-t-elle dit avec un sourire triste.

— Allons, Pol, quand vas-tu enfin te pardonner ?

Quand j'ai rencontré Polly, elle allait très mal. On a découvert qu'elle souffrait d'une dépression qui survient parfois après la naissance d'un bébé et se traduit par une grande tristesse. D'une certaine façon, c'est grâce à moi qu'elle a pu se faire aider. Henry était un bébé joyeux et en parfaite santé ; aujourd'hui, c'est un petit garçon très épanoui, mais Polly a mis un peu de temps à se remettre de sa dépression. Quand elle a accouché de Martha, il y a un peu plus d'un an, elle a eu très peur de revivre la même chose, mais heureusement tout s'est bien passé. Ils forment une famille heureuse,

et je suis très content d'avoir Henry et Martha comme camarades de jeu.

— Je crois que je ne pourrai jamais. Je sais au fond de moi que ce n'était pas ma faute, mais, comme tout s'est bien passé avec Martha, je crois que je ressentirai toujours un sentiment de culpabilité vis-à-vis de Henry. Je dois l'accepter, c'est tout. Mais tu n'as pas besoin de te préoccuper de ça.

Polly semblait pensive, tout à coup.

— Non, je me fais déjà suffisamment de souci avec cette grossesse qui ne vient pas. Mon amie Tasha a commencé l'acuponcture.

— Ouille !

— Elle affirme que ça ne fait pas mal. Son ami et elle essaient d'avoir un enfant depuis un moment déjà, et je me demande si je ne vais pas l'imiter. Mais Jon pense que plus je vais me focaliser là-dessus, plus je vais me bloquer.

— Je suis d'accord avec lui. Et je ne pourrais pas faire d'acuponcture. Je déteste les aiguilles, a dit Polly en frémissant.

Claire a servi une deuxième tasse de café à Polly et j'ai commencé à somnoler tandis qu'elles parlaient du travail, de la maison, préférant abandonner le sujet des bébés.

— Bon, il faut que je file. Je dois préparer le repas pour mon petit monde, a dit Polly après avoir bu son café. Mais n'oublie pas que Franceska et les garçons viennent demain. Ils veulent voir Alfie.

J'ai ouvert les yeux et je me suis mis à miauler bruyamment pour dire que moi aussi je voulais les voir.

— Je suis sûre que ce chat comprend tout ce qu'on dit, a déclaré Claire en me prenant dans ses bras pour raccompagner Polly à la porte.

Certes, je les aime, mes humains, mais ils ne sont pas toujours très intelligents. Bien sûr que j'avais compris ! Je comprends pratiquement tout d'ailleurs.